

prouvé qu'il est d'une remarquable valeur. Qu'on le discute, soit; c'est dans l'ordre. Mais qu'on l'ignore? oh! non.

Nous citons simplement la dernière page de l'article du sympathique écrivain. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pouvoir faire plus.

Vraiment gâtée par la nature, la province de Québec, avec ses innombrables chutes et rapides, offre une quantité de pouvoirs hydrauliques, pour ainsi dire, illimités: l'on a évalué ceux de la seule région du lac Saint-Jean au chiffre de 650,000 chevaux-vapeur. En dehors même des entreprises que nous avons plus haut mentionnées brièvement, l'on peut donc juger, dans ce pays que l'on appelle déjà "le grenier de la province," quel est l'avenir des capitaux qui seront intelligemment dirigés dans l'agriculture ou l'industrie. Et nous comptons pour rien ce qui compte cependant beaucoup pour nos compatriotes (nous nous en sommes bien aperçus par les emplacements choisis par eux), l'admirable pittoresque de tout ce Nord de la province de Québec, les facilités abondantes de la pêche et de la chasse, qui en font le paradis d'été de tant d'Américains, la faculté, inconnue dans l'Ouest, de conserver légalement sa nationalité française. N'est-ce point là un précieux ensemble d'avantages, que nous ne faisons que résumer et qui seraient de nature à tenter bien des Français, s'ils en étaient instruits? et le moment n'est-il pas bon pour seconder dans notre pays cet effort d'émigration française que semble vouloir tenter à présent le gouvernement canadien sous la poussée "nationaliste"? C'est affaire aux publicistes à exposer clairement, exactement et sans rien outrer, ce qu'ils connaissent par des renseignements certains. C'est affaire à notre gouvernement, qui vient de signer un avantageux traité de commerce franco-canadien et qui favorise de tout son effort, depuis quelques années, les rapprochements avec les deux grands pays de l'Amérique du Nord. Il s'est aperçu, par malheur un peu tard, que le repliement sur nous-mêmes, qui a suivi 1870, nous a privés, au profit de nos rivaux d'Europe, d'une grande part dans la formation des Etats-Unis, qui prenaient à ce moment leur plus grand essor. Ne recommençons point avec le Canada: nous serions là deux fois impardonnables, et, si l'on veut des vues très précises, il paraît bien évident que la plus sûre manière de favoriser les communications avec le Dominion serait d'aider la Compagnie transatlantique française, qui promène si fièrement notre pavillon sur l'Océan, dans les efforts qu'elle a déjà tentés par deux fois pour établir une ligne directe française du Havre à Montréal. La seule ligne qui unisse directement les deux pays est, comme on sait, une ligne anglaise assez peu confortable, ce qui fait que les Canadiens qui viennent si souvent en Europe, désirant prendre la Compagnie transatlantique française, s'assujettissent presque tous au passage par New-York et aux ennuis scandaleux de la